

la danse est une philosophie...

propos recueillis par pascal chatain, *reg'arts* - janvier 1988.

journaliste : quand vous étiez enfant, rêviez-vous déjà de devenir danseur et chorégraphe ou plus classiquement pompier, instituteur ?

dominique bagouet : quand j'étais petit, j'ai rêvé de beaucoup de choses. J'ai reçu une éducation très catholique, et j'ai même voulu être saint. Mais j'ai vite abandonné quand j'ai réalisé que les saints avaient des apparitions. Cela m'a terrifié !

Le choix d'une carrière artistique s'est profilé très tôt. J'ai eu la chance d'avoir des parents extraordinaires. Pas de télévision, mais des soirées très familiales, toujours enrichissantes. J'étais alors partagé entre l'architecture, les arts plastiques et la danse. Tout petit, je dansais quand mon frère ou ma mère jouaient de la musique, d'instinct, en souvenir certainement de danses espagnoles que j'avais découvertes au cours d'un voyage avec mes parents. J'étais un peu le phénomène que l'on montrait dans la famille. C'était rare, pour un petit garçon. Vers dix ans, j'ai arrêté. C'était le contexte. Pas tellement mes parents, mais à l'époque encore, une fille pouvait danser, un garçon... . Le raisonnement habituel. Quelques années plus tard, évidemment, c'est revenu à la surface, parce qu'on ne savait plus que faire de moi. Encouragé par eux, et accompagné par ma soeur, j'ai pris mon premier cours de danse à Angoulême. J'avais treize ans. Mon professeur, très scrupuleux, voyant que j'étais passionné, m'a envoyé dans une école de danse classique à Cannes où j'ai pu continuer mes études jusqu'au bac. J'en ai plus cessé de danser.

journaliste : aujourd'hui, si vous vous penchez sur votre enfance, pouvez-vous analyser ce qui vous a si tôt attiré vers la danse ?

dominique bagouet : c'était vraiment de l'ordre de la fascination. Presque sexuel. La relation avec mon corps se précisait tout d'un coup très fort. A l'origine rien de vraiment créatif ou artistique. Vous savez, avec le recul, quand je revois le milieu de la danse classique dans lequel je baignais quand j'étais petit, ça n'était pas culturellement très intéressant, très prégnant... Les petites filles, dans leurs cours de province ; j'étais un des seuls garçons...

C'était vraiment très dérisoire.

A mon avis, au départ, chez un enfant, ce qui est attirant, c'est ce qui se passe avec le corps. C'est sensuel, c'est un besoin physique au-delà du challenge sportif (je n'en avais d'ailleurs ni les moyens physiques, ni le désir). D'abord, il y a un profond plaisir physique. Ensuite, vient la démarche artistique et intellectuelle. Et bien c'est comme ça.

journaliste : comment s'est opéré le passage de la danse pure à la chorégraphie ?

dominique bagouet : en 1976, j'ai eu une vocation de chorégraphe pas du tout prévue, dans le genre. Plutôt pour tuer un temps que j'estimais perdu, à

cette époque-là. Pour comprendre, il faut revenir en arrière. J'ai fait une espèce de mini carrière classique, quelques années de danse en tant qu'interprète. Ballet du Grand Théâtre de Genève, avec le répertoire de Balanchine, la compagnie néo-classique Blaska (mais qui était tout à fait d'entraînement classique) et le Ballet du XXème siècle avec Maurice Béjart. Mon premier grand déclic : Carolyn Carlson. J'ai tout remis en question. Seulement voilà, j'avais une carrière classique derrière moi, une haute technique, j'étais complètement décalé par rapport aux conceptions artistiques de la danse contemporaine. Tout a éclaté : les notions de narcissisme, l'histoire qu'un danseur classique se tient toujours en arrière parce qu'il se regarde, parce qu'il est confronté à un miroir, réel ou spirituel ; une histoire qui finalement extériorise très fort les choses, mais reste en surface. Très souvent aussi l'idée de performance, « d'esbrouffe ». Tout bâti sur une espèce de savoir-faire, mais jamais construit sur une véritable démarche physique et spirituelle. C'est années-là, j'ai été très bousculé. J'ai dû travailler comme un fou pour remettre en question mon corps alors très imprégné d'une culture, d'un savoir-faire très différent des exigences de la danse contemporaine.

journaliste : c'était douloureux ?

dominique bagouet : c'était douloureux psychologiquement, mais aussi physiquement. J'avais acquis une vraie technique classique. J'aurais pu faire des choses. Heureusement pour moi, je n'avais pas un physique de danseur étoile. Peut-être cela m'a-t-il permis d'avoir une recherche plus originale. Vous savez, c'est très tentant d'interpréter des premiers rôles. J'avais des rôles chez Béjart, mais toujours de caractère, de clown...

C'était un peu toujours la même chorégraphie, avec des costumes différents. On tournait en rond, fondamentalement.

journaliste : mais Béjart a une démarche spirituelle, quand même.

dominique bagouet : tout-à-fait. Seulement aujourd'hui, il n'a pas une démarche chorégraphique vraiment originale. C'est un homme merveilleux ; il a su ouvrir le public à la danse contemporaine. Mais il ne croit pas à la danse comme langage. Il croit à la danse comme message. Moi je suis convaincu que la danse est un vrai langage, une écriture. Elle parle d'elle-même. Beaucoup, beaucoup, beaucoup, parce que c'est très physique... Par conséquent, elle parle beaucoup de l'esprit aussi. Les chorégraphies de Béjart sont assez didactiques. Le problème, c'est qu'au niveau philosophique, ça ne va pas très loin. Dans ce cas, il vaut mieux faire carrément de la philosophie et lire Blanchot, par exemple. La danse est une philosophie qu'on ne peut pas remplacer par des mots : il y a un moment où mes propos sur la danse vont s'arrêter, parce qu'il y a un moment où c'est la danse, et elle seule qui dit les choses.

journaliste : la danse est plutôt en retard par rapport aux autres démarches fondamentalistes comme la poésie, le roman ou le théâtre.

dominique bagouet : oui, complètement. La danse, éphémère, est paradoxale ; c'est un art de la rapidité, mais en même temps, au niveau de sa propre évolution culturelle, elle est beaucoup plus lente. La danse prend

vraiment son culot à deux mains seulement depuis dix ans. Elle commence juste à se faire entendre comme art de recherche et art fondamental.

journaliste : la danse philosophe mais aussi la danse philosophie. Où se situe la vôtre ?

dominique bagouet : ma philosophie est en relation avec l'idée de l'homme et de la femme qui dansent. Pour moi c'est différent de la notion de danseuses et de danseurs, beaucoup plus stéréotypée. Je m'explique : qu'est-ce qui fait qu'on reconnaît une petite danseuse à deux kilomètres dans la rue ? Pas seulement sa démarche ou son chignon très tiré. Mais plutôt cette espèce de lissage, de minceur, d'aspect diaphane auquel elles aspirent toutes (le garçon, lui, veut ressembler au prince charmant). Moi, quand c'est lisse, je glisse, je n'accroche pas. Et puis curieusement, la technique et la façon de bouger de la danse classique tendent à des idéaux physiques absolument vains, où le sexe est inexistant, gommé, très mondain, ou carrément pas évoqué.

La danse néo-classique a une option différente. Elle a beaucoup mis en valeur le sexe masculin, dans le sens de machisme et de virilité dyonisiaque. Et la fille, elle, reste toujours très pure, dans son coin, sur ses pointes, à « fermer sa gueule ». Elle est toujours aussi mince, sans réelle sexualité. Cette conception m'horripile parce que cette vue des danseurs et des danseuses est complètement hypocrite, bête, si ce n'est franchement stupide. C'est cela que je veux dire quand je parle de la notion de « danseurs et de danseuses ». Quand je vois ça, je me dis ; « je ne fais pas le même métier que ces gens-là ». Moi, ce qui m'intéresse, c'est justement de travailler avec des hommes et des femmes qui dansent, et qui pour danser n'ont pas laissé tomber leur enveloppe charnelle. Je veux des gens qui ne rentrent pas dans un cliché. Je veux des danseurs qui soient vraiment, avec leur corps, leurs problèmes, leur tempérament...

C'est curieux, parce que, quand je regarde mes chorégraphies, elles n'en racontent pas pour autant des histoires, elles sont très abstraites.

journaliste : mais abstrait n'a jamais voulu dire lisse.

dominique bagouet : oh là, là, oui. Mais les gens pourraient penser qu'il existe un profond paradoxe entre ma philosophie et mes chorégraphies. Je suis par exemple très fervent d'une sensualité dans la danse, pourtant mes créations n'ont rien d'érotique, au contraire, elles sont très pudiques. Mon travail est très codé. Pour moi, un danseur, c'est avant tout un interprète. J'aime qu'il y ait des sensations, même si elles sont obtenues par des signes ou des choses très codées. Je trouve par exemple exécration la démarche de Patrick Dupond.

journaliste : pourquoi la reprise du **saut de l'ange** ?

dominique bagouet : **le saut de l'ange**, est venu après un gros succès, celui d'**assaï**. Un succès c'est bien, mais c'est un vrai stress. Qu'est-ce qu'on fait après ? Est-ce que les gens sont capables d'accepter un virage à 180° ? Est-ce qu'ils pourront accepter qu'**assaï**, c'est terminé, que **le saut de l'ange**, c'est tout autre chose ? Mais le virage à 180°, à mon avis, n'a pas été concluant lors de la première version. Il était tous azimuts, très incontrôlé, plein de problématiques, pas évident pour le spectateur qui se souvenait d'un **assaï** tiré au cordeau. On avait aimé **assaï**, ou on ne l'avait pas aimé, mais

assai, c'était nickel. **Le saut de l'ange**, c'était le contraire, plutôt un délire pas toujours convainquant. Il était donc très important pour moi, de le retravailler. Le public et les professionnels qui ont assisté à sa deuxième version à La Rochelle m'ont redonné coeur à l'ouvrage. Entre **le saut** n°1 et **le saut** n°2 c'est le jour et la nuit. Aujourd'hui, j'en suis très amoureux.

propos recueillis par pascal chatain, reg'arts - janvier 1988.